

Grand frère par Mahir Guven

références : Le Livre de Poche, 2019

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, président et conseiller pédagogique en Sarre. L'année dernière, il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il s'est penché sur les six romans nominés cette année, et nous propose ainsi des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves.

Dans le podcast précédent, nous avons abordé le livre de Pierre Jarawan intitulé *Tant qu'il y aura des cèdres*. À présent, nous allons nous pencher sur **Grand frère, roman écrit par Mahir Guven** (éditions Le Livre de Poche).

C'est un roman :

- dont l'auteur est aussi issu de l'immigration ;
- qui traite aussi de la problématique de l'intégration en Europe ;
- qui a aussi un narrateur à la première personne ;
- dont l'histoire est aussi portée par un héros qui ressent de la nostalgie pour le pays d'origine de son père. Ici, en revanche, ce sentiment nous est présenté à travers le ressenti d'*un frère* ;
- qui montre aussi la désillusion face à la réalité, auparavant idéalisée, dans ce supposé « chez-soi ».

Au-delà de ces quelques ressemblances, les livres sont radicalement différents : **l'atmosphère de l'intrigue dans le roman de Guven est plus oppressante** que celle de Jarawan. Ce roman est autrement plus dur, notamment à cause du **langage**.

J'imagine que **cet argot de banlieue, ce mélange entre jurons, vocabulaire vulgaire et mots arabes estropiés** pourrait bien dérouter voire même repousser de nombreux lecteurs. Il est bien possible que ce langage soit la première chose dont les élèves parleront, même si certains ne se prononceront peut-être pas ouvertement - soit parce que ce style ne leur plaît pas et qu'ils ne veulent pas être pris pour des coincés

ou des prudes, soit parce que le style leur plait mais qu'ils expriment discrètement leur engouement.

Il faut cependant préciser que c'est justement là, dans la langue, que réside la **qualité littéraire exceptionnelle propre à ce roman**. L'auteur a ce don pour laisser parler les gens d'un certain milieu d'une manière qui nous paraît vraiment authentique. C'est d'ailleurs la conclusion que tire Emmanuelle Jowa dans un article du Paris Match : « Une immersion costaude, enveloppante comme seule la littérature peut en amener. » (<https://parismatch.be/culture/litterature/119140/prix-premiere-grand-frere-entre-djihad-et-uberisation>) (Courte digression : le roman *Homo faber* de Max Frisch, lecture scolaire généralement appréciée, présente des caractéristiques narratives similaires. L'ingénieur Walter Faber se démarque par sa façon de penser et d'agir dans sa langue.)

L'abondance des expressions en argot peut bien sûr être un obstacle à la compréhension, mais un glossaire détaillé se trouve à la fin du livre, ce qui facilite la lecture.

Par ailleurs, il est important de préciser que l'emploi de l'argot et d'un vocabulaire ordinaire n'est pas le seul aspect littéraire dans ce livre. Le grand frère se révèle aussi être capable de faire des réflexions intéressantes malgré toute la brutalité de la langue, et il sait aussi comment les muer en images impressionnantes. En voici un exemple :

Le doute. C'est un type qui vous attrape par les épaules et vous secoue comme un distributeur automatique de boissons. [...] Le doute, c'est une suite de questions sans réponses, qui s'entretiennent d'elles-mêmes et qui vous rongent jusqu'à l'os. (p. 283)

Je reviendrai sur davantage d'exemples plus tard.

Comme précisé plus haut, tous ces propos sont racontés en « je ». Dans le roman de Guven, il s'agit toutefois d'une double perspective, car **il semble** (et je dis bien « il semble », je m'expliquerai plus loin) **que le narrateur soit tantôt un frère ainé, tantôt un frère cadet**. Il est donc logique de commencer à examiner le livre non pas par l'intrigue en elle-même, mais plutôt par les deux personnages, qui sont aussi à considérer avec leur ancrage social.

Les deux frères sont nés en France. Au moment de l'histoire, l'ainé a près de 30 ans (p. 37) et le cadet en a presque 28 (cf. Différence d'âge p. 243). Leur père est syrien, il a été torturé parce qu'il s'opposait au régime d'Assad et a ensuite migré (ou fui) en France dans les années 80 pour ses études (p. 52). Il a fait la connaissance de Marie, une bretonne, l'a épousée et a fini par s'installer dans la banlieue parisienne avec femme et enfants. Là il se débrouille en tant que chauffeur de taxi. Pendant tout un temps, il a élevé ses deux fils seul, car son épouse est décédée 18 ans plus tôt. Les deux fils et le père n'ont d'ailleurs toujours pas fait le deuil de la mère (pp. 10-12, 15 ss.). Au début des années 60, le paternel (daron, en arabe) se dit communiste et athée. Ainsi, il contraste fort avec la grand-mère syrienne qui est venue, elle aussi, vivre à Paris pour fuir la guerre civile. Lors de ses visites, elle essayait déjà d'accoutumer les deux garçons à l'islam, ce qui avait mis le daron hors de lui (pp. 57 ss.).

Le plus jeune fils suit une formation d'infirmier et travaille dans un hôpital (jusque 3 ans avant le déroulement de l'action), où il rencontre un médecin issu de l'immigration qui l'encourage à étudier la médecine en raison de son talent. Cependant, il rejette cette proposition, car il pense qu'un laissé-pour-compte comme lui n'a aucune chance de réussir (p. 19). Depuis sa plus tendre enfance, il montre un intérêt tout particulier pour Dieu et pour le monde. Il est fasciné par tout ce qui touche à la religion et sa première rencontre avec ce monde remonte à l'époque où il avait 13 ans. Pour reprendre les mots de l'ainé :

C'est un mystique, et sa première crise mystique, c'était en Bretagne, chez l'autre grand-mère, Mamie Malo. (p. 243)

À l'époque, le cadet tombe sur un magazine intitulé *Le Monde des Religions - Dieu, le cosmos, et l'infini* (p. 243). Le curé du village, à qui il ne cesse de poser des questions, lui inculque le message principal de Dieu et lui dit ces mots : « **Faire le bien, c'est notre première mission.** » (p. 244) C'est là que naît sa philosophie de vie. Cela se ressent dans son choix de devenir infirmier, mais aussi plus tard lorsqu'il quitte l'hôpital pour s'installer en Syrie, pays alors déchiré par la guerre civile, afin d'apporter une aide médicale à une ONG islamique. **Son objectif ? « Sauver la Terre »** (p. 15). Il tire aussi des enseignements du Coran : « Celui qui sauve un seul homme, c'est comme s'il avait sauvé l'humanité toute entière. » (p. 64). En effet, il se tourne vers

l'islam pour se concentrer sur sa quête religieuse et, bien qu'il soit né en France, il considère que la Syrie, le Cham, est son véritable pays d'origine :

« *J'allais dire bonjour à ma terre, et être utile à ces gens et à nos frères.* » (p. 61) ; « *Quand on s'est approchés de la frontière, j'ai vu le drapeau de chez nous. J'avais envie de pleurer.* » (p. 77) ; « *Enfin chez nous.* » (p. 78)

Jusqu'à ce moment-là, les expériences, la façon de penser et le comportement de celui que l'auteur appelle « petit frère » sont racontés tantôt par lui-même, tantôt par le grand frère. **L'histoire de la Syrie est entièrement racontée en « je » par le plus jeune.** Nous assistons à la façon dont il passe d'infirmer à médecin urgentiste du côté des opposants d'Assad : il opère les blessés de guerre dans des conditions déplorables ou réalise des accouchements par césarienne. Nous découvrons aussi son étonnement face au fanatisme d'une jeune moudjahidine : à peine a-t-elle accouché qu'elle veut être photographiée avec son bébé et une Kalachnikov (p. 208).

Il finit lui aussi par se retrouver pris au piège dans la machinerie de la radicalisation. Il est influencé par un émir à la barbe blonde, un chef moudjahidin qui appartient apparemment à un groupe d'extrémistes qui n'est pas l'EI, mais qui prône la même haine pour l'Occident et en particulier pour la France. Ils organisent même une fête pour célébrer les attentats contre Charlie Hebdo et le Bataclan (p. 132). En raison de ses prouesses médicales, le jeune urgentiste devient le petit protégé de l'émir et il ne peut dès lors éviter la formation militaire au cours de laquelle il apprend à maîtriser les explosifs. Il parvient toutefois à ne pas se laisser emporter mentalement et veut retourner en France. Il y arrive, mais uniquement parce qu'il fait la promesse d'y commettre un attentat. C'est dans ce contexte qu'il se retrouve devant la porte de son frère (p. 137), qui l'a vu peu de temps auparavant sortir d'un car en provenance d'Allemagne (pp. 48-49).

Ceci nous amène au **grand frère**. **Ses pensées, ses sentiments et ses actions nous sont présentés de manière beaucoup plus détaillée.** En effet, les chapitres dans lesquels il raconte l'histoire sont presque trois fois plus nombreux que ceux du petit frère (voir ci-dessous**).

Le **mode de vie** de l'ainé est **en tout point différent**. Il est chauffeur indépendant pour la plateforme Uber et fait donc partie des plus grands concurrents pour son père,

qui est lui un chauffeur de taxi traditionnel. Pour le dire dans son langage bourru et gauche :

T'as pas honte toi, trahir ton père, en allant travailler pour concurrence là ? (p. 26)

Face à de telles accusations, l'ainé est en colère et est partagé entre la honte et l'assertivité. Après tout, les sentiments confus font partie de sa nature :

Parfois, je voudrais être Dieu pour sauver le monde. Et parfois, j'ai envie de tout niquer. Moi y compris. (p. 10)

Il est tiraillé par ses sentiments. Il décrit son père d'une façon très irrespectueuse, puis ensuite il se fait la réflexion suivante :

Je l'admire, parce qu'à sa place, si mon fils travaillait pour mon concurrent, je l'aurais renié. (p. 33)

Il sait encore moins quoi penser de son petit frère, car ce dernier a non seulement quitté sa famille sans dire un mot, mais il l'a plus que probablement fait pour rejoindre les islamistes en Syrie (il y a une photo de lui au milieu de ces combattants barbus, p. 156). Le retour du cadet met donc le père et l'ainé dans l'embarras. Lorsque le petit frère se retrouve face à lui, l'ainé imagine des scènes de violence et se perd en insultes :

J'ai autant envie de pleurer que de crier, de hurler ma rage, de lui arracher le visage pour en trouver un autre. [...] une droite bien placée et il tomberait raide, KO. (p. 119)

Pour lui, le cadet est « un enculé » (p. 69), un « chien » (p. 9, 69), une « petite merde » (p. 119). Et puis il dit, presque en un souffle :

C'est mon frère, l'homme que je déteste le plus au monde. [...] C'est mon frère et je l'aime plus que tout. [...] mon tout, ma raison de vivre. (pp. 119-120)

Avant d'analyser de plus près ce petit jeu du chat et de la souris qui règne entre les deux frères, penchons-nous encore davantage sur l'ainé :

Adolescent, il est presque un « gangster du ghetto » : sur ordre d'un ami, il inflige une blessure sérieuse à quelqu'un (p. 44 ss.) et échappe à la prison uniquement grâce à un policier (nommé Le Gwen), qui le tient en bride et s'en sert comme informateur. Pour lui, c'est comme une vie de putain, il compare même ça à de la pédophilie (pp. 73-63 ; p. 107).

À l'époque, il a de temps en temps de la **drogue** sur lui parce qu'il cherche à gagner plus d'argent, un autre aspect de son côté criminel. Mais là encore, il est contradictoire : il affirme qu'il ne deale « [q]ue de la pelouse, jamais de la blanche. » (p. 49), puis il se contredit plus loin dans le roman en disant qu'il est « [t]ransporteur de verte, quelquefois, et de blanche. Fallait bien remplir la sacoche. » (p. 265)

Nous, lecteurs attentifs, devons faire attention à garder une certaine distance pour réfléchir et ne pas nous laisser emporter dans le tourbillon du « son », dans le flot de ses paroles. Le lecteur pourrait bien avoir l'impression d'être submergé par ce style si particulier, mais il ne faut pas perdre de vue cette question : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et c'est là que le talent de l'auteur nous frappe, car il parvient à nous donner la chance d'y réfléchir malgré (ou grâce à) la narration en « je » tout du long.

On ne sait pas exactement pourquoi le grand frère n'a rien fait d'autre de sa vie que chauffeur Uber. D'un côté, il se plaint du manque d'opportunités dont souffre un banlieusard (p. 39 ss. ; p. 50), et d'un autre côté, on a l'impression qu'il choisit toujours la voie la plus facile pour obtenir de l'argent rapidement afin de remplir son frigo (p. 151, 197). Deux choses sont à son avantage : le chic et la conduite. Le chic, parce que c'est utile pour son métier (« veste noire, pantalon noir, chemise blanche, cravate noire », p. 70) et qu'il renvoie en même temps une bonne image aux clients. Mais notons qu'en règle générale, il sait se faire comprendre très clairement :

« Le costard ? C'est pourri, rhey ! Ça pue la merde, mais il faut faire avec, parce que sans, c'est pire. On te respecte même plus. » (p. 116)

Et la conduite, parce qu'il adore ça, on l'appelle d'ailleurs « le pilote » (« Personne ne conduit comme moi », p. 49).

Cependant, **sa propre existence lui est parfois pénible. C'est pourquoi il s'évade souvent en fumant de l'herbe, afin d'échapper à la réalité désagréable** : « Marie-Jeanne (marijuana) a redonné un souffle à ma vie » (p. 198). Seulement, ce souffle de vie comporte un danger. La fameuse « herbe » fumée provoque chez lui encore plus d'hallucinations et d'actes manqués (par exemple pp. 42-43) ; ça lui a déjà valu d'être renvoyé du service militaire. Il l'a commencé au Tchad, mais la drogue le faisait délivrer et il a fini par provoquer des situations dangereuses. Le médecin de l'armée n'a pas réussi à le faire arrêter, alors il l'a recalé avec un **diagnostic de « schizophrénie »** (pp. 122-128).

Effectivement, il a l'air d'être un peu schizophrène, mais plutôt dans le sens « courant » du terme, pas au sens strict. Ses relations avec les femmes en sont un bon exemple : il couche avec une « grosse » à qui il tient, mais il sort en parallèle avec une « belle » qu'il décrit comme étant la femme de sa vie (p. 139).

Les tiraillements internes et l'instabilité sont les caractéristiques principales du roman. Mahir Guven nous propose ici une subjectivité flagrante que nous devons accepter comme telle, sans avoir pour autant à être d'accord. Il est en effet clair que les pensées du grand frère nous poussent plus d'une fois à la contradiction.

Toutefois, malgré sa vulgarité et ses contradictions, l'ainé fait preuve d'un **bon sens de l'observation**, de réflexions parfois malignes et intelligentes et d'une certaine capacité à créer des **images linguistiques assez poétiques** - car il a aussi un don pour la poésie, il écrit des histoires. Quand il ne conduit pas, il lui arrive d'écrire (p. 47, 305), laissant ainsi libre cours à son imagination. Aux pages 193-195, nous pouvons lire un dialogue imaginaire entre deux mecs qu'il observe depuis sa voiture ; ils planifient une attaque. Ce qui est frappant ici, c'est que l'un d'entre eux a une barbe blonde et « une tête de blédard syrien ».

Par exemple, les réflexions sur les « professeurs d'université » qui parlent de la vie en banlieue dans les médias sont d'un sarcasme saisissant :

[...] même eux racontent n'importe quoi. C'est comme quelqu'un qui parlerait de la jungle, des lions et de la brousse sans y être allé. Le premier frère de chez nous qui l'entendrait le reclasserait fissa en « non crédible ». On devient pas banlieusard sur les bancs de la fac. On obtient d'abord sa

licence en usant ses semelles sur le béton, puis un master en se battant pour du laiton, et éventuellement un doctorat, le jour où les pieds font les cent pas dans la cour de prison. (p. 40)

Et on est parfois étonné de voir que, même dans la vulgarité, le narrateur parvient à faire naître des images vives. On peut observer ce phénomène par exemple lorsque le policier Le Gwen l'interroge sur son frère, revenu au pays :

J'ai eu chaud de ouf. Ça partait des joues, irradiait dans les oreilles et ça perlait dans mon dos. [...] Sa mère la kahba, j'étais sur une poutre en équilibre, et la tornade Le Gwen soufflait. (p. 252)

En fait, l'ainé se retrouve effectivement comme emporté dans une tornade de confusion : pourquoi le petit revient-il de Syrie ? Pourquoi est-il ici ? Peut-il lui faire confiance ? Ne devrait-il pas le livrer à la police ? Le gamin affirme qu'il essayait d'échapper aux islamistes en Syrie. Mais peut-être qu'il faisait semblant ? L'ainé vient tout juste d'entendre à la radio une émission sur la « **Taqiyah** », une façon sournoise de mentir qui est autorisée par le Coran (pp. 163-164). Et la police, le croira-t-elle quand il dira qu'il n'a rien à voir avec les plans du petit frère ?

Il choisit de soutenir son frère et de fuir avec lui vers le Portugal, où ils ont la possibilité de séjourner chez un ami. Alors qu'ils se préparent au voyage, le frère disparaît, mais il promet de donner des nouvelles. Ensuite, une voiture explose et l'ainé pense qu'il a été dupé. Il est complètement hors de lui. Lui qui, comme son frère, montrait du doigt le manque de chances systémique des banlieusards, reconnaît ceci :

On était dans un pays de liberté. J'avais mis longtemps à le comprendre. Et même si on avait pas eu la place dont on rêvait, fallait pas le détester. Trop facile. (p. 288)

Puis il jure :

Ce pays nous donnait tout, et nous on a voulu le sodomiser. Au final, tout le monde a perdu. (p. 294)

Et pourtant, la réalité est bien différente : le cadet a profité d'une pause pipi pour faire exploser à distance la voiture dans laquelle se trouvaient ses complices avant qu'ils n'atteignent le centre ville bondé. Aucune victime, sauf les assassins eux-mêmes, et il

est lui aussi soi-disant mort. Maintenant, les deux frères peuvent partir pour le Portugal. Nous apprenons leurs noms seulement maintenant, ils s'appellent Azad et Hakim (pp. 305 ss.). L'avant-dernier chapitre porte sur leur halte dans les Cévennes.

Nous sommes donc face à un drame fraternel qui prend une tournure aussi heureuse que surprenante, et qui nous permet à nous aussi, lecteurs, de pousser un soupir de soulagement.

L'épilogue, qui suit ce chapitre, clôture le livre avec les pensées de l'ainé, peut-être les écrit-il depuis le Portugal...

Mais ce qui suit met pratiquement tout sens dessus dessous.

Chers collègues, j'ai tout fait pour tenter de trouver des critiques sur Internet qui tiennent compte de cet épilogue. J'ai peut-être manqué quelque chose, mais je n'en ai trouvé aucune.

Le chapitre commence ... à nouveau dans le Uber :

Je suis dans la carlingue, encore et toujours. Onze heures par jour. (p. 305)

« OK, mais quoi alors ? », pourrait-on se dire. Est-ce qu'il conduit un Uber à Lisbonne? Cela ne semble pas être le cas. Nous avons fait un saut dans le passé et sommes de retour à Paris comme si rien ne s'était passé :

Mon frère s'appelle Hakim. [...] Aucune idée de l'endroit où il se trouve. Peut-être au Cham. Peut-être au ciel. Peut-être ailleurs. Depuis le soir où j'ai rêvé de lui à la gare Bagnolet, mes nuits sont habitées par des tempêtes de pensées. (pp. 305-306)

Des rêves et des pensées, c'est tout. Ils s'ajoutent aux nombreux passages disséminés dans le roman qui font référence à ses **hallucinations, provoquées par la drogue**. (p. 43, « Mon cerveau me joue des tours en ce moment. À cause du joint. Même sobre, parfois je déraille. » ; p. 102, on lui demande : « T'es sûr que tu replonges pas dans tes délires comme à l'armée ? » ; p. 124, « "Les hallucinations, les angoisses, les tremblements. On sait d'où ça vient" » ; p. 193, « [...] je suis encore défoncé de la veille.

Faudrait que j'écrive tout ça, ça ferait de belles histoires. ») Et voici ce qu'on lit également, juste avant la fin :

Quelques jours plus tard, un soir où ma tête était sur une planète gazeuse, entre Saturne et Jupiter, peut-être sur Titan ou Europe, la langue collante, les yeux petits, des mots résonnaient dans mes oreilles et j'ai bricolé un truc du fond de mes tripes. (p. 307)

Ce qu'il « bricole », c'est l'histoire que nous lisons dans le livre. Car, comme précisé dans l'épilogue, il l'écrit pour un éditeur qu'il a rencontré dans son Uber. Il s'adresse ainsi à un lecteur fictif quand il écrit : « Tout ce que vous avez lu dans ce livre. » (p. 309) La dernière phrase du roman s'inscrit d'ailleurs dans le même esprit. Alors qu'il est en train de déballer ses pensées, il est interrompu par l'éditeur qui lui demande alors : « **Et si ton frère revenait ?** »

Cette dernière phrase a l'effet d'un coup de marteau, car elle éclaire les premières réflexions de l'épilogue : ce livre, c'est un mélange entre la vraie histoire de la vie et de la famille d'Azad, et l'histoire imaginée du retour de Hakim. Et l'on comprend également son prénom : Azad signifie « libre ».

Libre, je le suis. Pas dans la vie. Mais dans ma tête. L'esprit, c'est comme l'univers, il n'a pas de frontières, on peut l'agrandir sans cesse. Suffit d'inventer et de réinventer, et on peut se créer un monde avec pas grand-chose. (p. 306)

Chers collègues, vous vous rappelez peut-être que j'avais précisé au début qu'il « semblait » qu'on avait affaire ici à deux narrateurs en « je ». L'explication se trouve dans l'épilogue : **lorsque Hakim semble être le narrateur, il est en réalité un produit de l'imagination d'Azad.** Azad est le seul et unique narrateur, qui crée de toutes pièces une deuxième identité (et on repense au diagnostic du médecin de l'armée : « schizophrénie »). À mon avis, **on comprend ici aussi pourquoi seul l'ainé est mentionné dans le titre, « Grand frère ».**

Je pense que nous avons évoqué les aspects les plus importants qui pourraient survenir lorsque vous discuterez de ce roman si particulier d'un point de vue littéraire. Nous pouvons toutefois pousser la réflexion un cran plus loin :

Dans son histoire, Azad pense à tout, que ce soit avec la Taqiyah et les préparatifs d'assassinat, ou encore avec le plan « plus humain » du petit frère, qui ne revient en France que pour brouiller les pistes auprès des islamistes radicaux (et qui coupe la vie à trois assassins). En même temps, cette imagination pose problème dans l'histoire : **Azad, chauffeur de taxi et écrivain défoncé, n'ose pas imaginer que son frère puisse être un « vrai » terroriste.** Et si l'on considère l'histoire dans son ensemble comme un exutoire de l'imagination, alors on éprouve de la pitié pour Azad, qui a manifestement peur de s'imaginer le pire et d'en faire l'objet de son livre.

Toutefois, on ne peut s'empêcher de constater une certaine atténuation du problème de l'islamisme, ce qui ne représente en réalité rien d'autre qu'une exception heureuse.

Avons-nous donc tendance à ressentir de la sympathie pour le narrateur (et pour son frère) parce que Mahir Guven refuse d'écrire une version qui serait plus dure mais plus réaliste ? Et est-ce là une faiblesse du livre ? Je n'en suis pas sûr, car ce roman me fascine dans tous les cas. Il permet de s'immerger d'une manière extrêmement vivante dans un monde auquel la plupart des lecteurs n'appartiennent pas, et c'est notamment dû au vocabulaire utilisé, qui est aussi ambigu dans la vulgarité que dans les réflexions faites sur le retour de Hakim. Et ça, c'est **un accomplissement littéraire remarquable.**

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2021 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter; traduction : Cyriel Etienne*

****Répartition de la narration**

Grand frère	Petit frère
Ch. 1 (6 pages)	
	Ch. 2 (9 p.)
3 (13,5)	
4 (12)	
5 (9)	
	6 (7,5)
7 (6)	
	8 (3,5)
9 (7)	
	10 (4,5)
11 (11,5)	
12 (7,5)	
13 (7,5)	
14 (7,5)	
	15 (7,5)
16 (7)	
17 (4)	
18 (8,5)	
19 (6)	
	20 (7,5)
21 (9,5)	
22 (8)	

23 (4,5)	
24 (9)	
	25 (8)
26 (12,5)	
	27 (3)
28 (2)	
29 (13)	
30 (5,5)	
	31 (5)
32 (9,5)	
33 (1,5)	
34 (9)	
35 (4)	
36 (2,5)	
	37 (1)
38 (3)	
	39 (3)
40 (1,5)	
41 (1,5)	
Épilogue (5)	
TOTAL: 31 (~ 214)	11 (~ 59)